

De l'intérêt historique et philosophique des correspondances scientifiques

Jean-François STOFFEL

Dans un volume consacré à la recherche et patronné par un service d'archives, il nous sera sans doute permis de mettre plus particulièrement en avant cette précieuse source d'informations pour la recherche historique et philosophique que constituent les correspondances privées entre savants. Nous le ferons à partir de notre expérience personnelle, à savoir notre investigation du Fonds Duhem conservé à Paris aux Archives de l'Académie des sciences de l'Institut de France. Bien sûr, les quelques remarques que peut nous inspirer cette expérience ne prétendent aucunement à la moindre généralité, mais peut-être parviendront-elles du moins à illustrer quelques facettes de ce que peut apporter au chercheur l'utilisation d'une telle source documentaire.

Physicien théoricien, philosophe de la physique et historien des sciences, le savant catholique français Pierre Duhem (1861-1916) est l'auteur d'une œuvre abondante (plus de 22 000 pages) qui a fait date dans chacun des trois domaines de recherches ci-dessus mentionnés. Grâce à la vigilance de quelques personnalités françaises (dont René Taton), les archives de Duhem, qui devaient être achetées par les Américains, sont finalement restées en France. Elles contiennent les manuscrits de nombreux de ses ouvrages, les notes récoltées en vue de ceux-ci, des dessins (Duhem était un caricaturiste né et un paysagiste de talent) et enfin la correspondance de notre savant, soit pas moins de seize cartons ! Quant à la correspondance proprement dite, elle se compose de 2 000 lettres reçues par Duhem et de 1 000 lettres qu'il a adressées à sa fille Hélène lorsque celle-ci, ayant quitté la maison paternelle de Bordeaux, est partie s'établir près de Paris.

Le simple parcours de la liste des correspondants de Duhem est déjà significative : elle donne, en première approximation, une idée de l'étendue et de la nature de son réseau de relations via le nombre de nationalités représentées et la profession de ses

correspondants. S'agit-il, en particulier, de physiciens et de mathématiciens, conformément à la profession de notre savant lui-même, ou trouve-t-on parmi ses correspondants également des philosophes, des ecclésiastiques, des philologues, etc ? Mais le simple parcours de cette liste peut également s'avérer trompeur en nous orientant dans une mauvaise piste. D'emblée, notre attention a en effet tendance à se focaliser sur les personnalités connues (en l'occurrence les Berthelot, les Helmholtz, les Ostwald, les Poincaré), en délaissant les noms dont l'histoire n'a pas gardé le souvenir (qui se souvient encore du Père Joseph Bulliot ?). Or il s'avère assez souvent que les correspondances entretenues avec des personnalités sont restées assez formelles (de simples accusés de réception pour l'envoi de monographies par exemple) et ne présentent donc guère d'intérêt, alors que les questions de fonds et les sentiments personnels sont à trouver dans les lettres échangées avec des individus complètement oubliés de nos jours. La renommée des correspondants ne saurait donc en aucun cas, à lui seul, constituer un critère de lecture ou de conservation. Qui plus est, des lettres objectivement inintéressantes peuvent, indirectement, rendre de grands services. Évoquons à titre d'exemple le cas des 38 lettres d'Antonio Favaro, l'éditeur italien des *Œuvres complètes* de Galilée. Bon nombre de ces lettres sont intéressantes, mais, assez souvent, elles ne sont pas datées. Comment donc parvenir à les classer dans le bon ordre ? Heureusement, il se fait que Favaro avait une petite-fille qui, philatéliste en herbe, était très intéressée de recevoir de «Monsieur Duhem» des timbres français... En nous basant sur ses demandes et ses remerciements successifs, nous avons pu reconstituer ce classement ! Des lettres peu importantes peuvent également témoigner, de manière assez significative, de l'évolution d'une relation épistolaire. Exemplaires sont de ce point de vue les 37 lettres du Père Joseph Bulliot, professeur de philosophie à l'Institut catholique de Paris. Celui-ci entendait bien ramener Duhem sur la «bonne voie», entendez le néothomisme. À cette fin, il lui adresse quelques lettres - aussi longues que philosophiquement intéressantes - dans lesquelles il tente de le convaincre. Malheureusement, les réponses de Duhem n'ont pas été conservées. À voir Bulliot revenir maintes fois à l'attaque, on devine cependant que notre physicien ne se laisse pas endoctriner, et à voir ensuite notre philosophe délaissier cette intéressante discussion pour aborder des questions de bibliophilie sans grand intérêt, on pressent que la partie est définitivement perdue pour lui... Une correspondance constitue donc bien souvent un ensemble

qui ne peut être morcelé, tant les lettres se renvoient les unes aux autres, s'éclairent les unes par les autres, ou se classent les unes grâce aux autres. De ce point de vue, on pourrait sans doute affirmer qu'il n'y a pas de lettres inintéressantes, mais seulement des chercheurs qui ne savent pas en tirer parti !

Évitons cependant tout vision idyllique. Dans une correspondance telle que celle que nous étudions, les lettres vraiment importantes sont à vrai dire peu nombreuses : elles représentent environ dix pour cent de l'ensemble. Néanmoins, et c'est le point que nous voudrions souligner maintenant, les informations qu'elles recèlent sont bien souvent uniques et tout à fait irremplaçables. Il est par exemple traditionnel d'associer les noms de Pierre Duhem et d'Henri Poincaré au sein d'un même courant philosophique. Or, la littérature tend déjà à nous mettre quelque peu en garde contre un tel rapprochement. Elle nous apprend que Duhem n'a consacré, en 1892 et 1893, que trois comptes rendus à l'œuvre du célèbre analyste et que lorsque celui-ci est décédé, en 1912, au lieu de s'associer à l'hommage de circonstance, il s'est plu à relever une grossière erreur de Poincaré touchant la nature du raisonnement mathématique. En consultant la correspondance inédite de notre savant, non seulement cette impression défavorable se trouve confirmée, mais on s'aperçoit que le désaccord entre les deux hommes était bien plus profond encore. Ainsi, on apprend que, suite à l'intervention de Paul Mansion, éditeur de la *Revue des questions scientifiques*, Duhem a singulièrement dû adoucir le ton de ses comptes rendus, car Mansion craignait que « cet articulet plein de verve ne le brouille avec M. Poincaré ». De même, il appert que, vingt ans plus tard, Duhem ne voudra toujours pas écrire au père Bulliot ce qu'il pense de Poincaré, tant et si bien que le bon professeur de philosophie devra rendre visite à son correspondant pour enfin connaître son jugement en la matière. Enfin, le malin plaisir que prennent les amis de Duhem à lui relater telle ou telle conférence de Poincaré, tel ou tel propos le concernant, confirme à l'envi qu'il convient de réexaminer les relations Duhem-Poincaré à l'aune de cette nouvelle perspective.

Mais la lecture des correspondances, non contente de durcir les oppositions que l'on pressentait, se montre parfois beaucoup plus surprenante. Ainsi en est-il des relations nouées entre Duhem et le philosophe de l'Action, à savoir Maurice Blondel. Tout, absolument tout indique que par-delà une véritable amitié, s'était instaurée une véritable connivence intellectuelle entre les deux

hommes... jusqu'au jour où, au bas d'une lettre adressée à Ambroise Gardeil, nous découvrons ce jugement pour le moins surprenant sous la plume de Duhem : « le P. Schwalm a été dur pour mon pauvre ami Blondel - une belle âme, mais un des esprits les plus obscurs et les plus faux que je connaisse » ! Aujourd'hui, ce verdict reste encore bien mystérieux, mais on peut affirmer sans se tromper que cette phrase découverte au bas d'une lettre fera couler beaucoup d'encre et conduira les chercheurs à revoir sous un autre jour les rapports intellectuels noués entre ces deux hommes.

Mais les correspondances ne nous livrent pas seulement les jugements des correspondants sur leurs contemporains, elles nous informent également du contexte qui a prévalu à la publication de tel ou tel ouvrage. Un savant commentateur a soutenu par exemple que, lorsqu'il publie son maître-ouvrage, à savoir *La théorie physique* en 1906, Duhem ne se préoccupe plus du tout de prôner son phénoménalisme (i.e. la doctrine selon laquelle la science doit, non pas *expliquer* les phénomènes, mais seulement se contenter de les classer et de les résumer). Poursuivant dans cette lignée, il arguait que l'*Essai sur la notion de théorie physique de Platon à Galilée* de 1908, loin d'être un plaidoyer en faveur de cette doctrine, n'était qu'une œuvre de propagande catholique. En réalité, l'étude de la correspondance nous apprend que la publication de *La théorie physique*, réponse à un ouvrage du géologue Albert de Lapparent, continue à s'inscrire dans cette lutte en faveur du phénoménalisme et qu'il en va de même pour l'*Essai*, puisqu'en le recevant, Paul Mansion pourra écrire à notre physicien: « maintenant la bataille est gagnée ! ». Ces quelques indices, joints à d'autres arguments, rétablissent donc le phénoménalisme duhémien comme une préoccupation philosophique essentielle de notre auteur.

Prenons encore un autre exemple illustrant l'apport décisif que peut constituer une source d'archive adéquate dans un débat d'histoire de la philosophie. Un commentateur américain souhaitait soutenir que, pour Duhem, le monde extérieur constituait une réalité objective et indépendante de l'existence ou non d'observateurs sensés le contempler (en termes philosophiques, nous dirions qu'il souhaitait soutenir une position réaliste et non pas idéaliste). Pour ce faire, il fit appel, avec beaucoup de bruit, à un texte de Duhem où celui-ci parlait de l'existence... d'un cheval blanc. L'intention de ce commentateur

était fort juste (de ce point de vue, Duhem est vraiment réaliste), mais les arguments textuels avancés pour étayer cette thèse manquaient pour le moins de pertinence. Que la tâche de ce commentateur eût été aisée s'il avait pu connaître ces lettres inédites où Duhem s'exprime si clairement ce sujet !

On l'aura compris : quand on étudie le passé, que ce soit d'un point de vue historique ou philosophique, il est un moment où, l'œuvre publiée ayant déjà livrée ses secrets, seul le recours aux archives inédites peut apporter de nouvelles informations et par là introduire un nouveau point de vue dans une recherche au bord de l'essoufflement. Certes, les archives nous font payer au prix fort les trésors qu'elles détiennent, car leur dépouillement est long, fastidieux, parfois ingrat, mais c'est là le prix à payer pour que vive une recherche de qualité. Aussi remercions les archivistes du passé qui font le bonheur des chercheurs d'aujourd'hui et anticipons quelque peu en remerciant dès à présent les archivistes d'aujourd'hui qui feront les délices des curieux de demain.